

La déchirure

Souffrance et déliaison sociale au XVIII^e siècle

Arlette Farge

Bayard, 2013

Compte-rendu par Caroline Lamarche

Arlette Farge est historienne, chercheuse au CNRS spécialisée dans l'étude du XVIII^e siècle, elle a écrit une trentaine d'ouvrages dont celui-ci est peut-être le plus personnel et le plus accessible. Il se lit en effet comme une tragédie antique, avec des personnages dont le destin nous hante bien après avoir refermé le livre. A la différence que les tragédies antiques mettent en scène rois et reines, tandis qu'Arlette Farge, elle, s'attache au quotidien des gens du peuple.

Pour cela, elle écume les archives (datant du XVIII^e siècle) : comptes rendus médicaux, correspondances, suppliques, archives de police, etc. À l'époque il y avait 48 commissaires de Police à Paris qui tenaient des dossiers au jour le jour, des kilomètres d'archives encore consultables aujourd'hui. « *Les archives sont le lieu où reposent, par nécessité juridique, les récits du désordre* » dit-elle. Du désordre né de la souffrance. Maladies, fièvres, dysenteries, vermine, morsures d'animaux, épidémies – petite vérole, peste -, accouchements risqués, hygiène défectueuse, violences conjugales, assassinats, tortures, guerres, séquelles de la faim et de la misère, mauvais traitements au travail, etc.

Arlette Farge s'attache, dit-elle, « *à la trace singulière de la douleur* ». Pourquoi « *singulière* » ? Parce que les procès-verbaux qu'elle choisit décrivent avec précision les personnes, l'endroit où elles se trouvaient, leur apparence, leurs vêtements, leur manière de s'exprimer, leurs blessures, leurs cris, comment elles ont, ou non, perdu la vie, et les avis des témoins. L'écriture de ces archives est, dit-elle, « *retenue et digne* », ce qui nous permet d'autant mieux de nous projeter dans le drame, de l'imaginer, et d'en être profondément troublé.

Le titre du livre, *La déchirure*, est idéal car il fonctionne à plusieurs niveaux.

Au sens physique : le corps est « déchiré », c'est un mot qui revient très souvent, il y a beaucoup de plaies ouvertes, de blessures, d'accouchements mortels, de viols, d'opérations médicales hasardeuses.

Au sens moral c'est l'esprit qui est déchiré d'angoisse, l'angoisse de contracter la peste ou la petite vérole, l'angoisse de voir ses enfants mourir de faim, l'angoisse liée à des conditions de travail indignes ou au tirage au sort pour la guerre. Arlette Farge associe étroitement souffrance morale et physique. Le stress, l'épuisement, le deuil, constituent un terrain propice au développement des maladies.

Le 3^e sens de la déchirure est social, d'où le sous-titre « *Souffrance et déliaison sociale* ». Il y a en effet une grande différence, une « *déchirure* » sociale, dans le traitement de la souffrance. Les riches peuvent se mettre à l'abri d'une épidémie en quittant la ville, il peuvent bénéficier de la visite d'un médecin plusieurs fois par jour et se payer des remèdes coûteux. Tandis que les paysans, les ouvriers, en viennent parfois à souhaiter la mort par maladie de leurs enfants pour les voir échapper à la mort par inanition et les femmes du peuple en viennent à ne plus vouloir être femmes, à ne plus vouloir, même, rester en vie, tant leur existence est pénible. Le livre est donc partagé en deux sections : « *Les élites face à leur corps* » et « *Peuple et douleur* ».

Il y a aussi les médecins, des riches et des pauvres, du moins quand ceux-ci peuvent se le permettre – les hôpitaux sont des

mouroirs. Ces médecins sont, pour la plupart, anéantis par le spectacle de tant de souffrances et leur impuissance à y remédier. Avec les archives de police, leurs observations constituent une source d'informations importante. Arlette Farge signale que la notation « *mort de misère* » est la plus fréquente dans les constats de décès, avant même la maladie ou l'accident. Certains médecins testent de nouveaux traitements (l'inoculation de la petite vérole, par ex.) sur des pauvres, ou sur des prisonniers.

On voyage aussi, avec ce livre : dans les villes et les campagnes, dans les fabriques où on emploie des enfants, dans l'intimité violente des couples, dans les chambres d'accouchement, souvent mortelles, dans le fleuve, la Seine, avec les noyés, dans les prisons, sur les routes où se déplacent des travailleurs saisonniers.... Les enfants lancés sur les routes comme saisonniers se blessent les pieds. Ceux qui travaillent à renouer les fils sous les métiers à tisser resteront courbés toute leur vie. Les ouvriers qui traitent le bois flotté tombent à l'eau ou sont écrasés entre les troncs. Les protestants, à cause de leur religion, sont envoyés aux galères. Les femmes sont violentées ou meurent en couches. Les syphilitiques sont battus parce qu'ils ont « *fauté* ».

Tout cela pourrait constituer une épreuve pour le lecteur. Pourtant on poursuit, avec fascination. Car d'une part on a ici la *vérité*, la vérité toute nue, non ornementée, consignée par des témoins professionnels, si l'on peut dire. D'autre part à chaque page on *comprend* un peu mieux les mécanismes de cette violence. À chaque page on devient plus savant et plus humain, mieux outillé pour agir en notre propre siècle. On apprend que la violence d'une société est le signe d'un Etat impuissant à protéger ses membres les plus fragiles. Les actes violents, les suicides, les humiliations, les injures, tout cela, une fois consigné, constitue la trace ténue d'innombrables êtres qui, nous dit Arlette Farge, « *enregistrent au niveau corporel que leur vie ne vaut pas d'être sauvegardée, considérée.* » La phrase résonne encore aujourd'hui. De sorte que le lecteur est pris d'un double vertige. D'une part il mesure la chance qu'il a de vivre dans un monde où existent antibiotiques, contraceptifs, analgésiques, vaccins, et la sécurité sociale... D'autre part il se souvient qu'il y a encore, parmi nous, dans la rue, ou à travers les images qui nous parviennent depuis l'Afrique, des êtres qui souffrent, dans leur corps, « *de n'être pas sauvegardés, considérés* ». « *Les Lumières du 18^e siècle ne se projetèrent guère sur ces êtres violents, blessés ou belliqueux* », dit Arlette Farge. Le crépuscule de notre monde capitaliste non plus. Voilà pourquoi Arlette Farge, à propos des élites qui consentent à ces injustices « *par le seul fait de ne pas les voir* », a cette expression sans appel : elle parle de leur « *consentement meurtrier* ».

Elle, sa mission, en quelque sorte, consiste à nous ouvrir les yeux. Encore une fois, parler de ces traces ne signifie pas, pour elle, les exhiber, mais les inscrire dans l'histoire par des moyens très simples, très vrais : les archives. Qu'elle met en scène avec empathie, rigueur, et un grand talent de raconteuse.

En voici une, d'archive, pour terminer par un exemple. Un fragment de phrase, nous dit Arlette Farge « *qu'aucune histoire ne retiendra mais dont la gravité ne peut échapper à personne.* »

Un commissaire de police interroge un jeune en état d'ivresse qui vient d'en agresser violemment un autre. Il lui demande quel est son « *état* », autrement dit son métier. Et le jeune répond « *Etre malheureux* ».

Tout est dit...